Zeitschrift: Neue Schweizer Rundschau
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 5 (1937-1938)
Heft: 1

Rubrik: Kleine Rundschau

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

KLEINE RUNDSCHAU

Hommage à Carl Burckhardt

Le 17 mars dernier le Cercle de la Presse a offert à Genève à M. le Professeur Carl Burckhardt un dîner à l'occasion de sa nomination comme Haut Commissaire de la Société des Nations à Dantzig.
Au dessert Monsieur Paul Lachenal, ancien président du Conseil d'Etat, a prononcé un éloquent discours dont nous sommes heureux de présenter le texte à nos lecteurs.

Monsieur,

Vous êtes né, Monsieur, dans la Cité d'Erasme. Eussiez-vous en fantaisie de me contredire, les fées, qui ont fait à votre berceau une auréole de promesses qu'elles ont toutes tenues, protesteraient elles-mêmes et ne manqueraient pas de vous représenter, avec la grâce d'ailleurs qu'elles vous accordèrent à votre entrée dans ce monde, que cette ville commande le chemin que vous avez suivi. Vous êtes Bâlois, Monsieur, et Bâlois aristocrate.

Vers le temps qu'Holbein le jeune profilait l'humaniste assis dans le silence et menant son manuscrit, ou que de la berge les flots du grand fleuve emportaient sa pensée vers le Nord, très loin jusqu'au couvent de Steyn, vos ancêtres descendus de la Forêt Noire s'établissaient à Bâle. Marchands de draps et de soies, les Burckhardt firent souche de magistrats, de soldats et de savants. Ils reçurent et surent exiger toutes les charges de la République. On rapporte même que l'une d'elles demeura quelques années sans titulaire, faute d'avoir découvert l'homme rare en dehors de votre „gens", dont les fils se trouvaient occuper le nombre limité des postes auquel elle avait droit. Au Collège des Treize, comme partout, les Burckhardt étaient prépondérants.

Ce régime fut un régime de famille. Dire qu'il ne souleva ni l'envie ni les critiques, ne serait pas compris. Vous êtes trop historien, trop près du coeur pur de Clio, pour me blâmer de penser qu'il devait nécessairement s'effondrer dans la tourmente de 1798. Ce que j'en retiens, c'est que les Burckhardt ne tombèrent pas avec le régime. Au siècle de la Démocratie et des droits populaires, ils continuèrent de gouverner et de servir. Cela les juge. Aux Bourgmestres et aux „Treizeniers", aux Régents des corporations succédèrent, à la tête des Autorités, des Magistrats élus, réputés et loyaux dont la Suisse nouvelle, avec votre Canton, honore la mémoire. Carl Burckhardt-Schatzmann, votre père, a joué un rôle politique en vue et son nom reste associé au souvenir de nos débats parlementaires les plus élevés. Je sais qu'en l'évoquant ma pensée s'unit à la vôtre et que, chez tous ceux qui l'ont connu, j'éveille une respectueuse émotion.

Cela juge les uns, mais également les autres; cela juge le régime nouveau, disons, pour être à la page, son climat. Fidèles à leurs meilleures traditions de famille — et parce qu'ils ont voulu fièrement et dignement le rester — ces patriciens honnêtes ont forcé et mérité la considération des bourgeois. Il n'est pas hors de mode ni d'ailleurs sans raisons, de soutenir que le sentiment de l'égalité aboutit à la haine de tout ce qui s'élève — invidia democratica — en tout cas à une prévention marquée à l'égard de tout ce qui déborde les moyennes, la moyenne sagesse ou l'intelligence moyenne. Est-ce très juste? Nous ne trancherons pas. Mais nous aurions mauvaise grâce, vous et nous, à ne pas reconnaître que dans la ville où la tradition humaniste s'est implantée, là où, avec des retardements, si j'en crois le poète des „Cités et Pays Suisses" — elle a magnifiquement fleuri, les vertus du citoyen, du magistrat ou du savant, au cours changeant des siècles n'ont rien perdu de leur prestige.

Bâle, où vous avez grandi sous l'oeil de vos parents et de Jacob Burckhardt, votre grandoncle; Zurich, qui a polarisé vos affinités athéniennes; Genève d'où, comme naguère de votre maison natale, vous avez regardé l'Europe — et je n'oublie pas Fribourg, qui vous a saisi et surpris... musant sur ses remparts démantelés, mais où je ne vous reprocherai jamais, Monsieur, d'avoir perdu votre temps ni de l'avoir perdu à des riens — voilà quelques-unes des étapes d'un itinéraire profondément humain qui vous conduit pour le moment à la „Ville Libre de Dantzig". Aussi bien est-ce l'homme et moins le Diplomate ou le Juriste, le Professeur ou l'Historien, que d'un accord unanime les Puissances viennent en vous nommant de désigner au poste avancé de Haut Commissaire de la Société des Nations. Dans toute votre oeuvre l'homme apparaît et s'impose, j'entends votre génie, votre idéal, votre attitude humaine. Et devant votre réponse à l'appel qui vous était adressé, j'ai dû songer à ce postulat de Jean Rivain dans son recours à l'humanisme: „L'homme civilisé n'est digne de son nom que s'il connaît ses titres, s'il en éprouve la puissance d'élévation et sait faire de cette qualité personelle, un bien public."

Vous êtes l'un des représentants de l'humanisme bâlois, et vous êtes Suisse d'assez haute lignée pour incarner, en outre, et sous le signe de l'alliance de vos deux blasons, l'humanisme hélvétique. La preuve s'en retrouve à chaque feuillet de vos livres, livres d'autrefois ou livres d'aujourd'hui qui prolongent votre jeunesse sans fin. Il s'en dégage une impression d'unité due d'abord à ce style, que je voudrais être préparé à pouvoir mieux goûter et que caractérisent sa mesure et sa sobriété. Votre style n'est facile ni ardu, serré ni décousu, hésitant ni haletant. Un ami qui s'y connaît me le disait: C'est du style, simplement. Mais, au fait, le style ... c'est l'homme. Que vous parliez de votre père, dans la biographie discrète que vous avez dédiée à sa mémoire, de l'Avoyer Charles Neuhaus dans votre thèse, ou de Richelieu, portrait irrévocable d'une oeuvre maîtresse, toujours votre style, reflet de votre sympathie pour les souffrances humaines ou de votre respect pour la noblesse de

nos destinées, fait sentir la grandeur et la misère du monde. Et alors votre récit, dégagé de l'anecdote ou de la chronique, sans heurt ni sursaut et sans précipitation, indivisible dans sa variété, nous entraîne comme un fleuve vers la synthèse de l'Histoire!

Vos disciples en sont bien convaincus. L'Institut Universitaire des Hautes Etudes Internationales, où nous nous sommes rencontrés et au nom duquel j'ai tout de même le droit de parler un peu ce soir, a éprouvé la force et le charme de votre enseignement. Et si je laisse deviner le battement de notre coeur à la pensée de votre départ — de votre absence — c'est afin que vous sachiez que vos collègues et vos pairs ne sont pas seuls à vous accompagner de leurs voeux. De jeunes intellectuels, étrangers à nos traditions, brisés un moment par le malheur ou les erreurs de l'homme, mais avec nous épris de la liberté vraie, ont saisi auprès de leur Maître, dans une parole qui a su profondément les pénétrer, un appui, un soutien, un refuge à leur désespoir. Voilà qui est d'un homme d'action! Tel on vous retrouve encore au Comité International de la Croix Rouge, auquel je ne dirai pas que vous avez consacré vos loisirs — tant votre activité y est complète par le don de votre personne et le service de votre plume — et qui est le témoin reconnaissant de votre humanité.

Ainsi partez-vous pour Dantzig. Deux peuples vous y ont appelé de concert et vous attendent, deux grands peuples. Vous les connaissez bien. L'un vous offre la communauté d'une langue — la nôtre — qui, dès le premier sourire de votre mère, vous a voué à une culture dont vous êtes devenue l'une des fièrtés. L'autre vous est également proche, Cher Collègue de „Genève-Pologne". Sûrement, dans votre jeunesse — récente du reste — vous avez croisé quelques-uns de ses plus illustres enfants, émigrés dans l'attente pathétique d'une glorieuse résurrection nationale et du triomphe du Droit, en ce Fribourg, qui vous aime aussi: „Fribourg — je cite — la plus modeste des Villes posées sur la frontière des races, initie le Français à la richesse de la civilisation germanique, l'Allemand aux secrets de l'harmonie latine".

A votre tour, vous leur apportez votre bonne volonté. Mission difficile? On l'a dit. Je ne sais. Toutes les missions de paix sont difficiles auprès des hommes comme auprès des nations. Elles en sont rendues plus belles par l'espoir de les apaiser. La vôtre, en tout cas, est facilitée par l'accueil qui de toutes parts a salué votre nom. C'est un hommage à votre personne, c'en est un à notre pays. En même temps qu'il est rendu à votre humanisme, à votre impartialité, à votre connaissance des hommes et de la Loi, il nous invite à réfléchir sur nos responsabilités internationales.

Un Député s'est inquiété; un seul. Il a posé une question. A ses yeux votre nomination exposerait notre neutralité au risque d'être altérée. Si je m'en occupe ici, sans m'en préoccuper et sans penser que cela pourra vous troubler un instant, c'est pour constater combien l'histoire de notre pays se répète. Un tel scrupule n'est pas inédit; il révèle simple-

ment une divergence persistante non pas sur le principe de la neutralité qui répond à la volonté du peuple suisse unanime, mais d'une neutralité que d'aucuns voudraient plus fermée et condamnant la nation à s'abstraire de l'Europe. Nous n'en discuterons pas. Qu'il me suffise de proclamer, comme l'expression du sentiment populaire, que notre neutralité est une affirmation. Elle est une affirmation spontanée. Elle a pu créer en Suisse un esprit général de bon vouloir et de compréhension envers toutes les autres nations. Elle ne nous dispense pas de nos devoirs envers elles, ni de prendre à l'égard des problèmes que pose la morale internationale — car il y en a une — l'attitude que dicte à tout peuple la conscience qu'il a de ses droits et de ses libertés.

Je me souviens de l'admirable discours que vous avez consacré à Zurich, il y a quelques années, à „l'honnête homme". Ce grand honnête homme existe encore. Il va poursuivre demain dans la cité hanséatique la tâche qui lui a été confiée, prêt à renouveler son courage dans les leçons de l'Histoire et du Droit. „Le vrai a une grande force quand il est libre; le vrai dure; le faux change sans cesse et tombe" a dit un écrivain célèbre. C'est à la clarté d'une telle philosophie que vous répandrez autour de vous la sérénité qui détend et calme les hommes.

Je vous salue, Monsieur et cher Ami, au nom de cette assemblée.

Je porte mon toast à Madame et Monsieur Burckhardt-de Reynold.

Je lève en leur honneur ma coupe où je voudrais voir gravée, en lettres étincelantes, cette pensée de Spinoza: „La paix n'est pas l'absence de la guerre, c'est une vertu qui naît de la force de l'âme".

Paul Lachenal.

Schweizer Maler

Die Kunstliteratur der Schweiz scheint, auch was die Kunst der Gegenwart anbetrifft, in der letzten Zeit wiederum aufzublühen. Kurz vor Weihnachten ist im Verlag Orell Füssli Zürich-Leipzig als achter Band der „Monographien zur Schweizer Kunst" eine Publikation von Walter Hugelshofer über Giovanni Giacometti erschienen[1]). Giovanni Giacometti ist am 25. Juli 1933 als Fünfundsechzigjähriger in seiner Heimat an einem arteriosklerotischen Leiden gestorben. In seiner Malerei ist die künstlerische Gestaltung Giovanni Segantinis weitergeführt; in seinem frühen Werk vor allem macht sich sehr deutlich der Einfluss Segantinis bemerkbar. Und es ist fraglos, dass der frühe Tod des Meisters für den jungen Giovanni Giacometti, wie Hugelshofer schreibt, die künstlerische Befreiung bedeutet hat. Giovanni Giacometti, der Vetter Agosto Giacomettis, ist der Maler Graubündens, wie Max Buri jener des Berner Oberlandes war, wie Eduard Vallet, der in die gleiche Künstlergeneration gehört, der Maler des Wallis ist. Mit seinem Altersgenossen Cuno Amiet, mit dem er sich in seiner Jugend befreundete und mit dem er sein Leben lang befreundet blieb, hat er das künstlerische Gesicht seiner Generation ganz wesentlich mitbestimmt. Sein künstlerisches Thema ist die Welt Graubündens. In seiner Malerei geht er vom Tal aus, in dem er den grössten Teil seines Lebens verbracht hat. Er stellt sich selbst, seine Familie, die Bauern seines Dorfes, die Berge und Täler um Stampa dar. Und doch ist seine Malerei, obwohl sie sehr eng mit dieser Stoffwelt verbunden ist, frei von jenem Folklore, das sich zum Beispiel in der Malerei Biélers sehr deutlich bemerkbar macht. Diese Welt, die ausser Giovanni Segantini niemand vor ihm in dieser Stärke und mit dieser Fülle gesehen zu haben scheint, ist oft mit einer künstlerischen Kühnheit gestaltet, die sich nicht einfach aus dem Erlebnis dieser Stoffwelt, sondern aus der früheren Begegnung mit einer bestimmten künstlerischen Gestaltungsweise ergeben hat: vom frühen Giovanni Giacometti kommt man zu Gauguin und zu den Symbolisten. Das künstlerische Werk des Bündners ist reich an überraschend guten und starken Bildern, die neben der bedeutenden Malerei der letzten fünfzig Jahre standhalten. Aus ihrer Gesamtheit ergibt sich aber nicht jene reichverzweigte schöpferische Einheitlichkeit, die das einzelne Bild, das in sich selber beruht und in sich selber schön ist, erst auf eine überzeugende Weise in einem künstlerischen Ganzen verankert. Das einzelne Bild hat viel mehr Schlagkraft als die Gesamtheit des Werks einheitliche Atmosphäre besitzt. Damit steht es in einem entschiedenen Gegensatz zur Malerei Giovanni Segantinis, die im Vergleich mit jener von Giacometti beschränkter, viel sentimentaler, viel mehr im Sinne von Millet wirkt, obgleich sie von jener des Franzosen wiederum durch sehr viele Unterschiede getrennt ist. Man kann die Malerei Giovanni Giacomettis mit jener von Cuno Amiet vergleichen. Man

[1]) Giovanni Giacometti von Walter Hugelshofer. Monographien zur Schweizer Kunst. Achter Band. Mit einer Farbtafel und 58 Abb. Orell Füssli Verlag Zürich und Leipzig, 1936.

hat bereits festgestellt, dass die künstlerischen Gestaltungsweisen der beiden zu bestimmten Zeiten so sehr miteinander verwandt sind, dass man sie nicht leicht unterscheiden kann. Wer von den beiden hat den andern beeinflusst? Die Frage wird nicht leicht zu entscheiden sein. Einzelne Bilder Giovanni Giacomettis sind von einer fast halluzinierten Eindringlichkeit. Der bäuerliche Charakter, der scharf beobachtet und ohne billige Verzerrung wiedergegeben ist, nimmt darin häufig doch die Brillanz eines Schlagers an; die zeichnerische Formulierung, auf der sehr oft der farbige Gehalt beruht, hat etwas von vornehmstem Witz, wie die Gestaltungskraft, die immer wieder überrascht, manchmal so gross ist, dass ein Bild, auch wenn es formal gelöst ist, darüber hinaus noch einen Rest zu enthalten scheint, der zur Befreiung im Wort drängt. Vor dieser Malerei hat man häufig den Eindruck, eine glänzende Erzählergabe sei darin unterdrückt worden. — Der Text von Walter Hugelshofer, der von Reproduktionen nach Zeichnungen und Holzschnitten Giacomettis durchsetzt ist, gibt eine knappe Einleitung zu Leben und Werk Giovanni Giacomettis, die man mit grossem Gewinn liest. Die menschliche und künstlerische Erscheinung wird darin ausgezeichnet in die Zeit eingegliedert, aus der heraus sie sich gebildet, an der sie sich genährt und in die hinein sie gewirkt hat; mit der Darstellung der Biographie, die reich an unbekannten Einzelzügen ist, verbindet sich eine solche der künstlerischen Entwicklung, wobei sich die eine zwanglos aus der andern ergibt. Das Werk Giovanni Giacomettis ist reich an Umfang; die letzte Einheitlichkeit fehlt ihm — die Auswahl, die Hugelshofer in diesem Band getroffen hat, ist gut gelungen: die künstlerische Gestaltung wird darin von der intensivsten Seite gezeigt.

II

Der Verlag Max Niehans hat zu Weihnachten 1936 zwei stattliche Künstlermonographien herausgebracht, die beide auch schweizerischen Malern der Gegenwart gelten — die eine Johann von Tscharner, die andere Ernst Morgenthaler[2]). Wir hoffen, dass ihn der Erfolg ermutigen wird, die Reihe fortzusetzen. Zum Band, der dem Maler Ernst Morgenthaler gilt, hat Hermann Hesse, der seit vielen Jahren im Tessin lebt, den Text geschrieben. Ein Dichter äussert sich also über einen Maler: was je und je geschehen ist und meistens zu reizvollen Ergebnissen geführt hat — man denke zum Beispiel nur an die Aufsätze von Baudelaire über Delacroix, Constantin Guys und andere Künstler seiner Zeit. Hermann Hesse ist selber Maler und Zeichner, wie Adalbert Stifter Maler und Zeichner war. So wird er Einsichten in das künstlerische Handwerk besitzen, die vielen Kunsthistorikern fremd sind. Er hat diesen Text aber nicht als Kunsthistoriker, nicht als Kunstkritiker und nicht als Kenner des künstlerischen Handwerks geschrieben. Gleich zu Beginn nimmt er von dieser Haltung, nimmt er von jeder Absicht dieser Art Abstand. Er redet

[2]) Ernst Morgenthaler. Geleitwort von Hermann Hesse. Max Niehans Verlag Zürich-Leipzig. 8 farbige und 24 schwarzweisse Tafeln.

einfach als Freund vom Freund: er spricht als Dichter vom Leben eines Malers. Wir glauben, in der Natur des Dichters und in jener des Malers gemeinsame Züge entdecken zu können, die ihre Freundschaft vielleicht begründet, die sie auf jeden Fall vertieft haben. Vor allem sind sie in der Vielseitigkeit der ursprünglichen Anlage verwandt, die ihre sucherische Haltung bestimmt; beide haben ein tiefes Verhältnis zur Musik, die zu den wichtigsten Erlebnisgrundlagen ihrer künstlerischen Existenz gehört: Ernst Morgenthaler hat sich sogar eine Zeit lang ganz der Musik gewidmet, wie Othmar Schoeck, um einen andern Freund dieses Malers zu nennen, seinen Weg — was allerdings nur wenigen bekannt sein wird — als Maler begonnen hat. Der Text von Hermann Hesse, der den schönen Tafeln vorangeht, hat darum auch eine Frische, eine Ursprünglichkeit, die in kunstkritischen Schriften, die von Fachleuten geschrieben sind, nur selten gefunden wird. Er erzählt die Geschichte Ernst Morgenthalers bis zu jenem Augenblick, da er in sich seine eigentliche Berufung entdeckt und damit seinen Weg findet. Zum erstenmal erfährt man eine Reihe wichtiger Einzelzüge aus seiner Biographie. Man erfährt von seiner Herkunft, von seinen Eltern und Geschwistern, von seiner Jugend, von seiner Lehrzeit. Und das alles wird in einer Prosa berichtet, die die Kraft und Farbe der bedeutenden, unabhängigen Prosa hat — und die von der menschlichen Seite her, die ja nicht immer nur dem Dichter wertvoll ist, den Zugang zu einem Werk schafft, dem heute schon schulbildende Kraft zukommt.

III

Man kann — das möchten wir im Zusammenhang mit der andern Publikation bemerken — die Malerei Johann von Tscharners mit jener Ernst Morgenthalers vergleichen. Das gesamte Werk Morgenthalers ist ein kühner Eroberungszug in das Leben hinaus. Die künstlerische Haltung von Tscharner ist weniger aktiv als abwartend: seine Malerei gibt eine Besinnung auf den innern Gehalt, auf einen Kern, aus dem heraus das ganze Bild über die ganze Bildfläche hin gleichmässig genährt wird. Die Malerei von Morgenthaler ist voll Kraft und Angriffigkeit; sie bejaht das Leben, wird von ihm immer wieder überrascht und bezieht ihre Ueberzeugungsfähigkeit zu einem grossen Teil aus dieser Bejahung. Die Malerei von Tscharner ist zugleich voll Intensität und voll Zurückhaltung. Sie fordert das Leben nicht heraus, sie wartet ab, bis es sich selber gibt. So scheinen sich die beiden Maler auch verschieden zur Zeit, zur Gegenwart zu verhalten. Die Malerei des einen erfüllt sich im Augenblick; sie übermittelt dem Betrachter häufig den Eindruck, beim künstlerischen Prozess der Bildentstehung selbst zugegen zu sein. Die Malerei des andern erfüllt sich gleichsam erst in der Rückschau — der Betrachter dringt in eine Welt, die abgeschlossen vor ihm liegt. Das Verhältnis von Farbe und Zeichnung ist bei Tscharner und Morgenthaler grundverschieden. In der Malerei des einen sind Farbe und Zeichnung rasch und kühn auseinandergelegt: Morgenthaler malt dabei mit dem Strich, wie er mit der Farbe auch zeichnet; und es ist sehr oft, als seien Farbe und Strich hingesäbelt.

Der andere hingegen vermeidet jede Auseinanderlegung und Trennung von Farbe und Zeichnung; und man mag vor seiner Malerei kaum von Zeichnung reden, obwohl sie selbstverständlich eine besondere Art der Zeichnung enthält. Der eine liebt die Skizze und sucht sie noch im fertigen Bild zu erhalten; er malt Bilder, wie ein anderer Skizzen entwirft. Der andere überwindet die Skizze und den Eindruck von Skizzenhaftigkeit durch die gleichmässige Dichte seiner farbigen Materie: auch er lässt das Bild vor dem Betrachter erstehen, aber — wenn wir so sagen dürfen — aus einer gleichsam prästabilierten Harmonie; er vermeidet, dass sich die Spannungen zwischen Zeichnung und Farbe an bestimmten Stellen ansammeln. Und daraus ergibt sich das folgende: in einem Bild des einen — wir meinen Morgenthaler — verfängt sich der Betrachter oft wie in einem Gestrüpp, durch das er sich rasch hindurchdrängen will und in dem er nun hängen bleibt. In einem Bild des andern verliert er sich hin und wieder wie in einem Dunst. Es ist auch — das mag mit all dem in Zusammenhang stehen — als ob die beiden von vornherein zu verschiedenen Formaten geboren seien. Tscharner ist ein Interieurmaler und liebt im allgemeinen die kleinen Formate; seine Malerei wirkt neben jener von Morgenthaler viel intimer; sie ist wie mit den feinsten Pinseln gemalt, sie ist der kleinsten Fläche ebenso sehr verpflichtet wie dem Bildganzen. Morgenthaler, der gern im Freien malt, (während Tscharner der Malerei im Freien oft ausweicht), lebt die Exuberanz seines Wesens häufig auch im äusseren Format aus. Tscharner und Morgenthaler verhalten sich verschieden zur Totalität der Farbe. Morgenthaler bereichert und vereinfacht seine Palette in einem raschen Wechsel; er verwendet leuchtende neben stumpfen Farben; er verwendet überhaupt alle Farben und Farbstufungen, die ihm erreichbar sind: nicht in einem einzelnen Bild, aber doch in den aufeinanderfolgenden Werken — er fürchtet sich auch vor den heftigsten Farben nicht. Gebrochene und ungebrochene Töne stehen scheinbar zufällig nebeneinander — und doch ist es immer so, dass der eine den andern steigert. Morgenthaler liebt es, immer neue Wagnisse einzugehen. Es gibt kaum ein Bild, in dem er nicht auf irgendeine Weise etwas Gewagtes unternimmt. Tscharner hingegen verwendet selten heftige Farben; er lässt die einzelne Farbe in einer feinen und diskreten Bindung an die Gegenstände auftreten, die als solche allerdings oft kaum bemerkbar ist, er schaltet dabei jedes Moment der Ueberraschung mit letzter Entschiedenheit aus: er liebt den Reichtum, der sich aus einer klaren Ordnung ergibt. Hinter der verschiedenen künstlerischen Gestaltung von Morgenthaler und von Tscharner steht selbstverständlich eine verschiedene Weltanschauung. Im einen und im andern Fall bestimmt sie die Gestaltung bis in die letzten Feinheiten der äusseren Form.

Gotthard Jedlicka.

Johann von Tscharner

Johann von Tscharner. Einführung von Gotthard Jedlicka. 4 farbige und 24 schwarzweisse Tafeln. Max Niehaus Verlag, Zürich-Leipzig 1936.

Zum 50. Geburtstag des Zürcher Malers v. Tscharner ist von Gotthard Jedlicka eine fesselnde Studie mit schönen, teilweise farbigen Bildern des Künstlers erschienen. Zu den von innen her beschwingten Werken Tscharners weist die von einem feinen Verständnis getragene Einführung den rechten Weg. Die frei aneinandergereihten kleinen Abschnitte des Textes führen den Leser mit fast unmerklicher Folgerichtigkeit vom Besonderen zum Allgemeinen, vom Lebenslauf zur geistigen Haltung des Künstlers. Nachdem man erfahren, dass Tscharner in der polnischen Ukraine geboren, in München und Ungarn geschult wurde und sich in Paris weiterbildete, wird man dem Künstler noch einmal ganz unmittelbar, sozusagen von Angesicht zu Angesicht, gegenübergestellt und gewinnt aus dieser persönlichen Darstellung seiner Mitteilsamkeit und seines Gebärdenspiels ein vertieftes Einfühlungsvermögen für seine künstlerische Form und Geistigkeit. Tscharners Werke führen immer in einen metaphysischen Bereich; was der Künstler auch malt wird über das Dingliche hinaus mit dem Werte eines Symbols durchdrungen; deshalb liegt die Betonung auch nur in geringem Masse auf den Vorwürfen selbst, die oft sehr verwandt sind. Seine Menschen haben etwas von stillen Flammen in farbigen Nebeln; Stilleben dämmern auf, deren Motive von biblischer Einfachheit sind und in Wasserkrügen, Broten und wenigen Früchten Vieles zu sagen vermögen; die Landschaften sind ohne Jahreszeiten: Gebilde ursprünglicher organischer Formen mit dunklen Farbklängen, halb Aether, halb Musik, durchwoben mit Empfindung: da ist ein Blick auf einen Schienenstrang, der zwischen hohen Böschungen eingebettet in leichter Krümmung unter eiserner Brücke zwischen einem Häusernest verschwindet. Die ganze traurige Sehnsucht des Reisens liegt in diesem öden Fleckchen Erde. Man begreift, dass dieser Maler zuerst in Krakau Philosophie studieren konnte. Der Schaffensprozess, der vom Verfasser mitgeschildert wird, ist auch jetzt noch eher ein meditativer als ein sinnlicher. Die fruchtbarste Stunde der Beeindruckung ist die Dämmerung des Abends, in der sich Gegenstände auflösen und einer Einheit eingliedern; Vorstellungen solcher Augenblicke werden aus der Erinnerung sorgfältig herausgeformt und vor dem Modell übergangen. Diese Erfassungsweise führt auch zu einer eigentümlich spirituellen Farbgebung, die bei Tscharner von ausschlaggebender Bedeutung ist: in zahlreichen Schichten durchweben sich die lasierenden Farbtöne zu einer geistigen Impression.

Eigentümlich nehmen sich die letzten vier der dreissig Abbildungen aus; sie künden einen Umschwung an, von dem man nur hoffen darf, dass er nicht im Realismus endet; denn damit gäbe der Künstler das Persönlichste preis.

Paul Leonhard Ganz.

Verantwortlicher Schriftleiter: Dr. Walther Meier
Redaktion u. Verlag: Fretz & Wasmuth A.G. Zürich, Akazienstr. 8
Tel. 45.855
Druck: Jak. Villiger & Cie., Wädenswil